



"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, prophétique Romane et bonjour à vous, auditeurs poétiques. Dans *Quantum of solace*, l'agent double zéro sept s'employait à faire toute la lumière sur une ténébreuse organisation, alors qu'un émissaire du Renseignement américain doit malgré lui alimenter la confusion où prolifèrent les *Mensonges d'état*, proférés depuis mercredi dernier.



Au cœur d'un Moyen-Orient tumultueux, **Roger Ferris** travaille pour le compte de la CIA, sous la férule d'une haute figure de l'Agence, qui le conseille à distance. Les attentats à répétition perpétrés par un chef terroriste aussi insaisissable qu'impitoyable poussent bientôt les deux hommes à monter une périlleuse opération d'intoxication. Ils espèrent ainsi attirer leur funeste adversaire hors de sa tanière pour le jeter dans les fers. Pareille mystification risque toutefois de se retourner contre eux, en adéquation avec l'adage suivant : après leurres, sépulcres œuvrent.

Le dix-huitième long métrage de **Ridley Scott** ouvre avec doigté la boîte aux traîtres. Et de présenter simulacres et supercheries comme un virus pour tenants du pouvoir, devenus ambigus chroniques à force de se bercer d'illusions. Derrière le miroir aux alouettes transparait cependant un discernement permanent. L'attestent l'acuité de la réalisation comme la fermeté de la narration. Celle-ci progresse au rythme de dialogues élancés, dont la sobriété étudiée crée l'alacrité avisée. Ajoutons que l'interprétation ne démerite jamais, portée par un **Leonardo DiCaprio** aux inquiétudes habitées et des seconds rôles aussi adroits qu'ardents, de la fière **Golshifteh Farahani** à l'affairé **Mark Strong** en passant par le farouche **Oscar Isaac**.

Là ne réside pas pourtant l'essentiel. Une telle fiction confirme en effet l'aptitude du cinéma américain à scruter avec autant d'intelligence que d'honnêteté ses objets de culpabilité. Sans ambages ni angélisme, elle pointe ainsi un doigt accusateur sur les erreurs d'une administration trop éloignée des hostilités pour juger et décider avec toute la lucidité appropriée. Les bévues commises par le personnage de **Russel Crowe**, occupé à surveiller son subordonné de l'autre côté du globe, se passent à cet égard d'explication. Et le balourd **Machiavel** de s'exposer à de cruels retours de manivelle.

Au demeurant, l'ensemble affiche une regrettable neutralité esthétique, étrangère au metteur en scène qui sublima les potron-minet napoléoniens dans *Duellistes*, transfigura les épouvantes stellaires d'*Alien* ou apprêta d'italiennes infamies pour *Hannibal* carnivore. De plus, l'idylle entre l'infirmière et l'exilé détonne en pareil contexte, d'autant qu'elle arrive à point nommé pour justifier le crescendo de la dernière partie. Notons à ce propos que l'angoisse suscitée alors

retombera comme un soufflet, en raison d'un coup de théâtre abracadabrant. Enfin, l'ensemble séduit, captive même parfois, mais n'en dégage pas moins un parfum de déjà-vu.

Ne reculant devant aucun sacrifice, nous avons interrogé une victime des tromperies étatiques, le **Masque de Fer** : "Monsieur de Fer, que pensez-vous du film de **Ridley Scott** ?" / - (voix étouffée et exténuée) Appelez-moi "Masque". Cette production... aah, ce qu'il fait chaud derrière mon boîtier... cette production met en évidence le caractère nocif du mensonge. Pour ma part, je reste libre malgré mon incarcération, car seul le mirage asservit. Oui, les duperies d'un régime ou d'un gouvernement enchaînent toujours celui qui l'incarne à leurs arcanes et assoient donc un captif à la place du calife.

Alerte, acerbe mais annexe, *Mensonges d'état* draine un quatorze un quart. Certes, le récit conté ici n'innove guère. Par ailleurs, son dénouement ne convainc qu'à moitié, malgré une dernière image judicieuse. Signalons en outre une discrète invraisemblance : **Leonardo DiCaprio** ne saurait passer inaperçu au Moyen-Orient, malgré barbe et déguisement. Un tel spectacle a néanmoins le mérite d'entrelacer l'héroïsme et le dérisoire, tout en confirmant la propension au doute et la prédilection pour l'autocritique du septième art d'Outre-Atlantique. Enfin, il dénonce avec finesse les dangers meurtriers du subterfuge politique, présenté comme une arme effilée. Avec la duplicité dans les actes, le double s'installe dans les escrimes...

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.